

En marge de la faillite du stalinisme :

LA VICTOIRE DE LENINE

« L'actualité de la révolution : telle est l'idée fondamentale de Lénine et aussi le point décisif qui l'unit à Marx. »

(G. Lukacs. La pensée de Lénine. 1924. Ed. Denoël. P .10)

Toute la racaille démocrate, la plupart anciens staliniens reconvertis dans la lutte contre le « totalitarisme », exulte devant les derniers événements d'URSS -CEI.

On débaptise les rues, les places, voire les villes, on déboulonne les statues ...on crie à qui mieux mieux à la faillite du « communisme », du « marxisme », on crache sur les chefs prolétariens du passé, on redécouvre les tsars et autres empereurs déchus, on réécrit l'Histoire...

L'hystérie est à ce point que la seule mention du communisme ou de la lutte des classes dans un programme politique peut être passible des foudres de la justice des nouvelles démocraties ex-populaires.

Pour nous, marxistes orthodoxes, « race », à les entendre, en voie de disparition, il n'y a rien là que de très normal. C'est la manière de la bourgeoisie de réagir à l'écroulement d'une des mystifications anti-ouvrières les plus pernicieuses : celle de la croyance dans le « socialisme réel », dans le « socialisme en un seul pays », mots d'ordres contre-révolutionnaires que la gauche communiste combat depuis plus de soixante ans.

Mais l'écroulement politique, après celui économique du stalinisme bien réel, avec la fin des illusions sur le « paradis ouvrier », peut aussi faire renaître de nouvelles illusions toutes aussi funestes, telle celle de la démocratie couplée à la remontée d'idéologies nationalistes, religieuses, racistes...

Il n'empêche que le prolétariat avance au travers de ses expériences, de ses défaites, et rien ne nous réjouit plus que son retour sur la scène pourtant encombrée de l'Histoire. Ainsi, le prolétariat de l'ex-RDA qui, en moins de deux ans, a déjà fait l'expérience douloureuse de la dictature démocratique, ou plus encore, les mineurs roumains retournant, fin septembre 91 les armes à la main, régler leurs comptes à Bucarest avec le « nouveau pouvoir » (cf. notre brochure : « Roumanie : Entre restructuration de l'Etat et poussées insurrectionnelles prolétariennes » -Avril 1990-).

Après des années et des années où l'idéologie bourgeoise, pour dévitaliser le marxisme révolutionnaire, l'a dénaturé, falsifié sous couvert d'apologie, il n'y a

rien de très étonnant à ce qu'aujourd'hui les fils spirituels du stalinisme, les embaumeurs de cadavres, les tenants de la « pharaonisation » des chefs ouvriers, retournent leur veste pourrie pour brûler les icônes athées, qu'hier encore ils vénéraient.

Nous, fidèles à la lettre et au contenu du marxisme, nous avons toujours méprisé l'utilisation de nos maîtres à des fins religieuses ¹.

Si dans les années soixante nous devions essentiellement combattre les « enrichisseurs » du marxisme, les « marxistes-léninistes » de tous poils qui, sous couvert de « léninisme », nous resservaient le plat fétide du capitalisme peint en rouge, version Moscou, La Havane, Pékin ou Tirana..., aujourd'hui, ces adorateurs déçus sont les premiers à faire l'amalgame vulgaire entre Staline et Lénine, et pour les plus « radicaux », avec Marx...

Mais tout cela non plus, n'a rien de très nouveau; déjà au siècle dernier, la bourgeoisie appelait Marx : « Red Terror Doctor » et annonçait régulièrement la fin du marxisme, voire son dépassement.

Toute l'oeuvre contre-révolutionnaire du révisionnisme s'affirmait dans cette recherche « Au-delà du marxisme » (cf. Henri De Man) et ultérieurement par le combat contre le danger du « bolchévisme » (cf. Kautsky : « Le bolchévisme dans l'impasse » ou encore, plus actuel, A. Negri « Marx au-delà de Marx »).

Il s'agissait, et il s'agit d'avilir le marxisme de toutes les façons possibles, d'en émousser la critique radicale, d'en faire une sociologie de la réforme sociale, et accessoirement, il a fallu à un moment donné en idolâtrer ses chefs, afin d'escamoter les effets révolutionnaires du bloc théorique marxiste lorsqu'il est appliqué à la situation concrète.

« Du vivant des grands révolutionnaires, les classes d'opresseurs les récompensent par d'incessantes persécutions; elles accueillent leur doctrine par la fureur la plus sauvage, par la haine la plus farouche, par les campagnes les plus forcenées de mensonges et de calomnies. Après leur mort, on essaie d'en faire des icônes inoffensives, de les canoniser pour ainsi dire, d'entourer leur nom d'une certaine auréole afin de « consoler » les classes opprimées et de les mystifier; ce faisant, on vide leur doctrine révolutionnaire de son contenu, on l'avilit et on en émousse le tranchant révolutionnaire »

(Lénine. L'Etat et la Révolution. Août 1917. Ed.Sociales. P. 9).

Plus loin, Lénine indiquait :

¹ Il est de notoriété publique que Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa s'est toujours fermement opposée à toute sacralisation du cadavre de Lénine (qui voulait, lui, être incinéré), matérialisation symbolique de la dégénérescence de la dictature du prolétariat en 1924, déjà dénoncée à l'époque par la gauche bolchévique (Trotsky, Rakovski, Préobrajensky, Osinsky, Piatakov...).

« Tous les social-chauvins sont aujourd'hui « marxistes » -ne riez pas !- ».

Nous ne rions toujours pas et en 1992 tous ces « marxistes » sont redevenus des « social-chauvins » .

La roue de l'Histoire a tourné et la modernité du capital a rattrapé les racailles de la contre-révolution stalinienne.

Mais si le costume a une fois de plus changé, le véritable fond reste invariant. Depuis toujours :

« Chercher les effets faciles, se satisfaire de lieux communs et de phrases sournoisement détachées de leur contexte, c'est se complaire dans le fumier. »

(La maladie infantile : condamnation des futurs renégats. 1960-61. Il Programma Comunista).

Tous ces « nouveaux » démocrates ne sont en vérité que les continuateurs et défenseurs du mythe du « socialisme réel », puisqu'aujourd'hui ils en proclament l'écroulement et la faillite.

Pour les plus malins d'entre eux il s'agit de ressortir les vieilleries sur le caractère immature, voire bourgeois de la révolution d'Octobre, s'alignant ainsi sur les positions des mencheviks qui s'étaient joints aux forces traditionnelles de la contre-révolution pour étouffer la première révolution prolétarienne victorieuse.

Or, pour le marxisme révolutionnaire, les derniers événements à l'Est sont à la fois la confirmation de la nature capitaliste des régimes de « démocratie populaire » et surtout, de la victoire théorique de Lénine².

C'est ce qui sera développé dans ce texte.

Il nous faut encore préciser que notre défense passionnée et intransigeante de Lénine n'a rien à voir avec la défense d'un individu, aussi grand fût-il.

«La canonisation des chefs prolétariens ne peut signifier que la canonisation de formules contingentes d'agitation qui, parce qu'elles ne correspondent plus aux nouvelles réalités, facilitent le plan de conservation du capitalisme.»

(Bilan n°3. La signification du chef prolétarien. Janvier 1934)

² Il est symptomatique de remarquer que ces nouveaux « penseurs » ressortent toutes les calomnies et idéologies fumeuses jusqu'ici produites contre le bolchevisme, cumulant tout ce qui effraie le petit-bourgeois philistin : l'anti-démocratisme et la terreur prolétarienne.

En cela les élucubrations des sectes de l'ultra-gauche ont été, sont, et seront aussi d'une utilité non négligeable à la bourgeoisie pour contrer les tentatives d'auto-affirmation du prolétariat révolutionnaire fondée sur le trinôme classique -dictature soviétique-parti dirigeant-violence .

A ce jour, Lénine incarne la seule révolution prolétarienne qui, pendant un temps relativement considérable (environ sept ans), a été victorieuse. Au travers de la défense de son oeuvre, il s'agit de faire bloc autour du prolétariat révolutionnaire et des centaines de milliers de communistes, qui ont dépensé toutes leurs énergies vitales jusqu'au sacrifice de leur vie pour le combat de classe et qui, aujourd'hui, sont cruellement assimilés à leurs bourreaux contre-révolutionnaires.

Donc, derrière notre drapeau Lénine, nous défendons tout aussi vigoureusement l'ensemble des communistes et de leurs partis qui, au-delà des erreurs et des déviations parfois dramatiques, n'ont jamais trahi.

Qui, à part les historiens et les idéologues bourgeois peut en Octobre 17, dissocier Lénine de Trotsky³, Dzerjinsky de Radek, Boukharine d'Antonov Ovseenko...et même de Staline ?

Bien au contraire leurs combats, au seuil des années 20 sont encore complémentaires, leurs contributions fondamentales et leurs vies exemplaires, surtout en regard de la misère et de l'indignité des nains qui aujourd'hui s'acharnent à les disqualifier.

«Les armes théoriques, politiques et organisatives que Lénine nous lègue ont déjà fait leurs preuves dans la lutte et dans la victoire. Elles sont fortement trempées et avec elles, on peut défendre l'oeuvre de Lénine. Celle-ci nous montre clairement notre tâche. En suivant l'exemple admirable de Lénine nous montrerons à notre tour, nous, prolétariat communiste du monde, que les révolutionnaires savent tout oser au moment suprême tout comme, dans les veilles de tourment, ils savent attendre sans trahir, sans hésiter, sans douter, sans désertier ni abandonner un instant l'oeuvre grandiose : la démolition du monstrueux édifice de l'oppression bourgeoise.»

(Lénine sur le chemin de la révolution in Programme Communiste n°12. 1960).

³ De la même manière, il est clair que le communisme autoritaire ne saura se passer de l'action pratique et théorique de Trotsky en 1905 et en Octobre, le fondateur de l'armée rouge, le critique de la dégénérescence d'Octobre, le combattant infatigable qui, malgré l'erreur tragique commise à propos de la nature de classe du stalinisme, sut rester dans le camp ouvrier contrairement à ses épigones trotskystes.

Il ne faudra certainement pas compter sur M.C. pour « analyser » au sens psychanalytique la trajectoire personnelle de tel ou tel militant révolutionnaire, car notre méthode matérialiste implique uniquement l'expression de jugements clairs et fondés scientifiquement sur les programmes et sur les actions collectives, jamais sur les individus en tant que tels.

A cet égard aussi, la tradition marxiste est invariante, et même dans les moments les plus durs de la lutte contre les déviations dans le camp ouvrier, nous saurons différencier un combattant communiste des falsificateurs et autres thuriféraires.

I. Formation et développement du M.P.C. en Russie

Une des plus gigantesques falsifications de l'histoire s'appuie sur l'erreur de définition du mode de production dominant avant et après Octobre 17. On connaît les éléments et la fonction anti-ouvrière des débats des années '30 et '70 visant à démontrer, de la part des bourgeois libéraux, l'indigence du «socialisme réalisé» et, de la part des staliniens, la multiplication des «acquis sociaux». Ces débats ont connu et connaissent encore de nombreuses ramifications, notamment celles défendues par les tenants d'un «capitalisme d'Etat» comme troisième voie «non prévue» par la théorie marxiste (de Castoriadis, époque Socialisme ou Barbarie à Mattick), ou encore celles affirmant la dégénérescence bureaucratique de l'Etat ouvrier de type trotskyste.

Il convient également de classer dans les errements idéologiques la variante conseilliste de la révolution bourgeoise «enfin» réalisée par Staline, qui en fait s'appuie -et n'est donc sur le plan analytique que son prolongement- sur la vision stalinienne de la succession des modes de production en Russie. Malgré leur hétérogénéité apparente, toutes ces interprétations de la réalité post-révolutionnaire ont en commun le présupposé du caractère encore globalement pré-capitaliste de la formation économique et sociale russe pré-révolutionnaire. Ce postulat est diversement utilisé dans les déconstructions de nos adversaires, mais il ne constitue pas moins une constante. Pour les uns, il s'agit d'exalter outre mesure le développement socialiste des forces productives, pour les autres d'«expliquer» la victoire «jacobine» du Parti Bolchevik, pour d'autres encore de grossir les «acquis du socialisme réel», nonobstant ses «imperfections», ou encore de masquer la continuité profonde -à matrice capitaliste bien sûr- qui existait entre le tsarisme et le stalinisme.

Pour notre part, nous faisons nôtre l'analyse de Lénine du développement du capitalisme en Russie qui démontre, sans ambiguïté possible, la domination du MPC sur la société civile et l'Etat tsariste, dès avant la fin du 19ème siècle⁴:

⁴ La caractérisation du tsarisme comme régime « de la noblesse foncière féodale » tout court, constitue le principal point de faiblesse de l'étude de V.I. Lénine sur le développement du capitalisme en Russie. Une telle définition de l'autocratie a partiellement empêché le parti bolchevik de prévoir et de diriger les mouvements ouvriers et paysans de 1905 et février-mars 1917, cantonnés, selon le parti, à la lutte pour porter la bourgeoisie au pouvoir par l'établissement d'une « dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie ». Heureusement

«En considérant les chiffres de 1897

Population agricole de la Russie : 97,0 millions

Population industrielle et commerciale : 21,7 millions

Population improductive : 6,9 millions

De ce tableau il ressort nettement que d'une part la circulation des marchandises et par suite la production marchande a pris solidement pied en Russie.

Celle-ci est un pays capitaliste. D'autre part, il apparaît qu'au point de vue de son développement économique, elle est encore très en retard sur les autres pays capitalistes.»

(Lénine. Le développement du capitalisme en Russie. 1889. Ed. Sociales. P. 572).

en avril 1917, Lénine rectifie partiellement le tir en déclarant « terminée en Russie « la révolution bourgeoise ou démocratique bourgeoise » et en ajoutant que « la dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie est déjà réalisée ». Ainsi pour lui « ne parler, aujourd'hui, que de la « dictature démocratique révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie », c'est retarder sur la vie, c'est passer de ce fait, pratiquement à la petite bourgeoisie contre la classe prolétarienne». Car « la première étape de la révolution », « le passage au pouvoir de l'Etat à la bourgeoisie » a eu lieu; donc « Ouvriers, vous avez montré des prodiges d'héroïsme prolétarien et populaire dans la guerre civile contre le tsarisme, vous devez montrer des prodiges d'organisation prolétarienne et populaire pour préparer votre victoire dans la seconde étape de la révolution » (toutes les citations qui précèdent sont tirées des Lettres de loin -1917-). Pour notre part, en ce qui concerne la nature de la classe du régime autocratique en Russie, notre analyse nous porte à la définir comme étant bourgeoise et « foncière féodale ». Ce régime au 19^{ème} siècle a été envahi par la « société capitaliste » mais il a maintenu « toutes sortes de vestiges et d'institutions surannées » propres à la noblesse féodale. Cependant, nonobstant les multiples tiraillements provoqués par une féodalité forte et nombreuse, incapable de se transformer en bourgeoisie, il a représenté globalement les intérêts généraux du capitalisme dans les conditions spécifiques d'un pays, économiquement faible, à « développement lent et insuffisant » et soumis à une importante pénétration de capitaux étrangers (ces dernières citations sont tirées du « Développement du Capitalisme en Russie » -1899- et de « Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique » -1905-). Ainsi, la lutte ouvrière contre le tsarisme était, dès ses débuts, un combat à la fois contre l'Etat bourgeois et l'Etat-patron et contre son incapacité de rompre avec les propriétaires fonciers afin d'impulser encore le MPC en Russie.

La question du très grand retard sur les autres pays capitalistes, et notamment des rapports de production à la campagne encore profondément marqués par les modes de production pré-capitalistes (féodalisme, mode de production asiatique), n'infirme nullement l'analyse globale de la nature capitaliste de la Russie avant Octobre. Bien au contraire, c'est seulement dans ce cadre que l'on peut, avec Lénine, mesurer le poids de la paysannerie et de l'«arriération» dans les luttes de classe qui vont secouer la Russie en 1905 d'abord, en 1917 ensuite.

Cependant, au coeur de l'analyse inégalée de Lénine, il y a la démonstration que la Russie est un pays capitaliste dont le développement «à la prussienne» s'est réalisé par le haut (tsarisme) et grâce essentiellement à l'apport, à l'impulsion des capitaux «étrangers».

Cette appréciation est fondamentale car c'est bien en s'appuyant sur celle-ci qu'en Russie aussi, Lénine peut expliquer sur le plan théorique -contre les populistes de son pays- que la classe ouvrière est la force motrice de la transformation révolutionnaire de la société capitaliste.

En parfaite continuité avec Marx-Engels, il dresse un tableau saisissant du développement capitaliste en Russie. La citation est longue mais décisive :

«Résumons les principales thèses qui résultent des données ci-dessus analysées :

1° Le milieu économique et social dans lequel se trouve placée la paysannerie russe d'aujourd'hui, est l'économie marchande (...) le paysan est entièrement subordonné au marché dont il dépend dans sa consommation individuelle comme dans son exploitation, sans parler même des impôts.

2° La structure des rapports économiques et sociaux de la paysannerie (agricole et communale) nous révèle l'existence de toutes les contradictions propres à toute économie marchande et à tout capitalisme : la concurrence, la lutte pour l'indépendance économique, l'accaparement de la terre (...), la concentration de la production entre les mains d'une minorité, le rejet de la majorité dans les rangs du prolétariat et son exploitation par la minorité à l'aide du capital commercial et du louage d'ouvriers agricoles (...). A cette conclusion nous attribuons une importance capitale non seulement dans la question du capitalisme en Russie, mais aussi dans celle de la valeur de la doctrine populiste en général. Ce sont précisément ces contradictions qui nous montrent avec une évidence irréfutable que la structure des rapports économiques de la «commune» rurale ne constitue nullement un système particulier (...) mais un banal régime petit-bourgeois. En dépit des théories qui ont dominé chez nous en ce dernier demi-siècle, la paysannerie russe communale n'est pas l'antagoniste du capitalisme, mais au contraire sa base la plus profonde et la plus solide (...).

3° (...) chose éminemment instructive, c'est que l'analyse purement théorique du processus de formation du capitalisme agraire montre la décomposition des petits producteurs comme un facteur important de ce processus (...)

4° La décomposition de la paysannerie, en développant aux dépens de la «paysannerie» moyenne ses groupes extrêmes, crée deux types nouveaux de population rurale. L'indice commun à ces deux types est le caractère marchand, monétaire de l'exploitation. Le premier type nouveau est la bourgeoisie rurale ou la paysannerie aisée (...). La combinaison de l'agriculture marchande avec les entreprises industrielles et commerciales est la forme spécifiquement propre à cette paysannerie (...).

5° Un autre type nouveau est le prolétariat rural, la classe des ouvriers salariés possédant un lot de terre. Ce type englobe la paysannerie non possédante, y compris celle qui est complètement dépourvue de terre; mais le représentant le plus typique du prolétariat rural russe est le salarié agricole, le journalier, le manoeuvre, l'ouvrier du bâtiment ou tout autre ouvrier pourvu d'un lot de terre (...) on comprend souvent d'une façon mécanique la théorie d'après laquelle le capitalisme suppose l'ouvrier libre, dépourvu de terre. c'est absolument juste comme tendance fondamentale, mais le capitalisme pénètre dans l'agriculture beaucoup plus lentement qu'ailleurs et sous des formes extrêmement variées. Très souvent la distribution de la terre parmi les ouvriers ruraux se fait dans l'intérêt même des propriétaires ruraux, et c'est pourquoi le type de l'ouvrier rural doté d'un lot est propre à tous les pays capitalistes (...)

6° Le chaînon intermédiaire entre ces deux types de la «paysannerie», postérieur à l'abolition du servage, est la paysannerie moyenne. Là, l'économie marchande est le moins développé. Ce n'est guère que dans les bonnes années et dans les conditions favorables que le travail agricole indépendant suffit à l'entretien de cette paysannerie, aussi sa situation est-elle instable (...) chaque mauvaise récolte rejette des masses de paysans moyens dans les rangs du prolétariat. Par ses rapports sociaux, le groupe oscille entre le groupe supérieur -autour duquel il gravite et où n'arrive à pénétrer qu'une faible minorité de favorisés, -et le groupe inférieur où le pousse toute l'évolution sociale (...).

7° La différenciation de la paysannerie crée un marché intérieur pour le capitalisme. Dans le groupe inférieur le marché se forme pour les objets de consommation (mais de la consommation individuelle) (...). La formation et le développement de la bourgeoisie paysanne créent le marché de deux manières : d'abord et surtout par les moyens de production (marché de la consommation productive), car le paysan aisé tend à convertir en capital les moyens de production qu'elle accumule «aux dépens des propriétaires fonciers «appauvris» et des paysans ruinés. En second le marché se crée ici également pour la consommation individuelle, grâce à l'accroissement des besoins des paysans plus aisés (...).

9° (...) Il faut donc, pour la Russie, résoudre la question de savoir si le capital commercial et usuraire est chez nous lié au capital industriel; si le commerce et l'usure en décomposant l'ancien mode de production, préparent son remplacement par le mode de production capitaliste ou par quelque autre mode.

(...) Appliquées à l'agriculture paysanne, les données analysées plus haut renferment la réponse à cette question, réponse précisément affirmative. (...) Plus le commerce se développera, en rapprochant la campagne de la ville en évinçant les marchés ruraux primitifs et minant le monopole du boutiquier de village, plus les formes de crédit, régulières à la manière européenne, seront en progrès et refouleront l'usurier du village, et plus la décomposition de la paysannerie s'accroîtra en profondeur et en étendue. Le capital des paysans aisés, évincés du petit commerce et de l'usure, se tournera en des proportions plus larges du côté de la production, vers laquelle il se tourne dès maintenant».
(Lénine. Le développement du capitalisme en Russie. Ed. Sociales. P.P. 178 à 196).

Et plus loin :

«Après avoir constaté le développement extrêmement rapide de la fabrication des machines agricoles et de leur emploi dans l'agriculture russe depuis l'abolition du servage, il nous faut maintenant examiner la signification économique et sociale de ce fait. De ce que nous avons dit plus haut sur l'économie de l'agriculture du paysan et du propriétaire foncier, découlent les thèses suivantes : d'un côté, le capitalisme est bien le facteur qui suscite et étend l'emploi des machines dans l'agriculture; d'un autre côté, l'introduction des machines dans l'agriculture revêt un caractère capitaliste, c'est-à-dire entraîne des rapports capitalistes et leur développement continu.»
(Ibid. P. 243).

Ainsi, non seulement Lénine identifie genèse et prédominance du MPC en Russie, mais également la transition de la phase de soumission formelle du travail au capital à celle de la soumission réelle⁵ à partir de son lieu d'ancrage le plus difficile : la campagne.

«C'est ainsi que le capitalisme a créé sur les confins une nouvelle forme d'association de l'agriculture et des petites industries, c'est-à-dire du travail salarié et non agricole. Cette association n'est praticable sur une vaste échelle qu'au dernier stade, au stade suprême du capitalisme, de la grande industrie mécanique, qui dégrade le rôle de l'art, de l'«habileté manuelle», facilite le passage d'un travail à un autre et nivelle les formes d'embauche.»
(Ibid. P. 262).

C'est au travers de l'étude, poursuivie avec minutie, du passage dans ce pays de la première phase du capitalisme à la seconde (et dernière), que l'on peut distinguer

⁵ Pour un premier développement de ces concepts cf. notre travail « Les modalités de l'exploitation capitaliste » in M.C. n°0,1,2,5.

les différentes forces sociales agissantes, leur programme et déceler la nature du travail de Parti menée par Lénine et la fraction bolchévique pendant plus de vingt ans.

Les fondements d'une telle étude remontent à l'oeuvre du Parti Marx-Engels.

C'est vers 1875 que ces derniers ont commencé à travailler la «question russe» et ce, en se penchant préalablement sur les reliquats de communauté rurale traditionnelle (Obchtchina), en grande partie déjà dissoute. Il s'agissait de découvrir s'il était possible de passer à une forme communiste plus élevée en faisant «l'économie» du MPC. La réponse du Parti fut donnée dans la préface à la deuxième édition russe du Manifeste du Parti Communiste :

«La seule réponse aujourd'hui possible est : si la révolution russe donne le signal à une révolution des travailleurs en Occident, de telle sorte que toutes deux se complètent l'une l'autre, la propriété commune russe actuelle pourra servir de point de départ à une révolution communiste.»⁶

La condition du «saut au-dessus du MPC» était donc «la révolution des travailleurs en Occident» qui, dans leur assaut du ciel, auraient seuls été capables d'entraîner les masses paysannes des pays capitalistes plus faibles, moins développés.

Le cadre immédiatement international et internationaliste de cette évaluation saute aux yeux; il s'agissait d'ancrer la perspective révolutionnaire en Russie à la révolution prolétarienne en Occident, révolution qui conditionne l'issue et la détermination de la nature du conflit de classes en Russie. Ce point programmatique de Marx sera -n'en déplaise à la racaille stalinienne- toujours celui sur lequel prendra appui Lénine dans la précision du plan tactique et de ses outils.

Quelques années plus tard, Engels y revient et sculpte de manière définitive la perspective marxiste de la future révolution russe.

«Sans doute, la commune rurale, et même à un certain point l'artel, contenaient des germes, qui eussent pu se développer en épargnant à la Russie la nécessité de connaître les tourments de l'ordre capitaliste. Je souscris sans réserves à la lettre de notre auteur (Marx) à Shukovski. Mais pour lui -comme pour moi- le prémice en était nécessairement une impulsion de l'extérieur, le révolutionnement du système économique en Europe Occidentale, l'élimination du système capitaliste dans sa patrie d'origine.»

(Engels. Lettre à N. F. Danielson. 24-02-1893 in Marx- Engels. La Russie. Ed.10/18. P. 257).

⁶ Pour un approfondissement de ce thème nous renvoyons le lecteur au texte : « Russie et Révolution dans la théorie marxiste » (1954-55) d'A. Bordiga. Ed. Spartacus. N°95.

Un an plus tard Engels affirme encore :

«Cependant, il ne faut pas oublier que la désagrégation avancée de la propriété commune russe, que nous avons évoqué plus haut, a depuis fait d'énormes progrès. La défaite de la guerre de Crimée avait montré la nécessité pour la Russie d'un rapide développement industriel. Il fallait surtout des chemins de fer; or ceux-ci ne sont pas possibles sur une échelle importante sans une grande industrie nationale, dont la condition préalable était la prétendue émancipation des paysans. Celle-ci marque donc en Russie l'avènement de l'ère capitaliste et, en même temps de l'ère de la rapide désagrégation de la propriété commune du sol.»

(Engels. Postface de 1894 aux «Problèmes sociaux de la Russie». Der Volksstaat -Berlin).

C'est toujours Engels qui rappelle la prévision de Marx dans la postface de la seconde édition allemande du Capital :

«Si la Russie continue à marcher dans le sentier suivi depuis 1861, elle perdra la plus belle occasion que l'histoire ait jamais offerte à un peuple, et elle subira toutes les péripéties fatales du régime capitaliste».

L'heure de la révolution prolétarienne n'ayant pas sonné en Occident, le capitalisme se développe au travers des crises et des guerres et la Russie est devenue capitaliste.

«C'est ainsi qu'en peu de temps se trouvèrent réunies en Russie toutes les conditions fondamentales du mode de production capitaliste.»

(in Marx-Engels. La Russie. U.G.E. P. 274).

Et, coupant à l'avance court à toutes les vaines polémiques ultérieures, suscitées par les mencheviques et les conseillistes encore une fois unis pour caractériser la lutte anti-tsariste en tant que combat contre un régime «médiéval» obsolète, Engels conclut :

«Une chose est claire : dans ces conditions, c'est la jeune bourgeoisie russe qui tient entre ses mains le pouvoir d'Etat. Dans toutes les questions économiques importantes, il est à sa merci. Si pour l'heure elle est encore disposée à subir l'autocratie despotique du tsar et de ses fonctionnaires, d'ailleurs modérée par la vénalité de la bureaucratie, c'est seulement parce que cette autocratie lui offre plus de garanties pour des réformes de type simplement bourgeois-libéral, dont nul n'est en mesure de prévoir les répercussions, étant donné la situation intérieure de la Russie. De la sorte, la métamorphose de la Russie en pays industriel et capitaliste, la prolétarianisation d'une grande partie des paysans, et la

décadence des anciennes communes communistes se poursuivent à un rythme de plus en plus rapide.»

(in Marx-Engels. La Russie. U.G.E. P.P. 276-77).

Après avoir situé la possibilité historique pour la Russie du «saut» de la phase capitaliste, à la condition qu'elle y soit entraînée par une révolution communiste en Europe, Marx prédit -à défaut de cette dernière- le développement rapide et irrésistible du MPC en Russie. Engels reprend la prévision et clôt le «débat» en constatant que -faute de révolution à «l'Ouest»- le triomphe du capitalisme en Russie (1894) et la liquidation de l'antique communauté rurale étaient globalement atteints.

La fonction du marxisme en tant que théorie, c'est-à-dire sa capacité (exclusive) de prévoir le développement historique pour non pas se draper dans sa victoire scientifique mais orienter pratiquement l'action révolutionnaire de la classe exploitée, donc de son parti, est encore une fois assurée.

«Pour le marxisme au contraire, les prévisions sont justement l'épreuve du feu (et le mot scientifique n'a pas d'autre sens); étant entendu que pour la bataille de propagande d'un parti, qui vit dans chaque ligne de Marx et Engels; il convient de couper net, avec des formulations tranchantes. Si jamais nous prévoyons mal, autant aller s'amuser et laisser le champ libre aux grands politicards du vent qui souffle.»

(A. Bordiga. Russie et révolution dans la théorie marxiste. P. 288).

La prévision de Marx se trouve historiquement confirmée :

«parce que la défaite des russes accélérerait la Révolution sociale en Russie, dont de très nombreux éléments existent déjà, et par conséquent la Révolution dans toute l'Europe.»

(Marx. Lettre à Liebknecht du 4 février 1878)

Marx et Engels avaient encadré et fondamentalement résolu la «question russe»; la Russie était certainement depuis 1894 un pays capitaliste en plein essor et ce, sous l'impulsion formidable du marché mondial et du régime tsariste passé avec armes et bagages, en cette deuxième moitié du 19ème siècle, au service du capital. En conséquence, le prolétariat se renforça sur le plan quantitatif et sa puissance productive progressa de manière extraordinaire. La paysannerie subit classiquement le processus de sa dissolution sous les implacables coups de boutoir du MPC.

Lénine n'a fait à la fois qu'approfondir (excusez du peu) cette analyse, en y ajoutant scrupuleusement les éléments factuels nouveaux, et en tirer les conséquences politiques tactiques nécessaires pour le prolétariat révolutionnaire.

Pour ce faire il fallait également durcir la lutte politique contre tous les courants qui, ne se situant pas dans le strict cadre marxiste, s'évertuaient à lutter contre le tsarisme pour «libérer» la bourgeoisie des «entraves» étatiques, invalidant par ce biais la force révolutionnaire de la classe ouvrière, la classe pour soi.

Le trait essentiel de l'oeuvre de Lénine se trouve ici dévoilé : l'application rigoureuse, orthodoxe de la méthode et des positions marxistes; leur «restauration» et leur développement en rapport à la situation concrète de la Russie capitaliste de la fin du 19^{ème} et du début du 20^{ème} siècle. Son travail théorique n'a rien d'académique quoique absolument scientifique. Il réalise la jonction entre théorie et pratique et nous donne la clé méthodologique de notre propre travail :

«Que le devoir sacré de tout marxiste authentique est certes de regarder les faits en face sans illusion ni frayeur, qu'il y a toujours quelque chose pour le véritable marxiste qui est plus vrai, donc plus important, que les faits isolés ou les tendances, à savoir la réalité du processus général, la totalité de l'évolution de la société. C'est pourquoi Lénine écrit : «C'est l'affaire de la bourgeoisie de développer des trusts, d'envoyer des enfants et des femmes dans les usines, de les y ruiner, de les éreinter et de les condamner à la plus grande misère. Nous ne «réclamons» pas une telle évolution, nous ne la «soutenons» pas, mais nous luttons au contraire contre elle. Mais de quelle manière luttons-nous ? Nous savons que les trusts et le travail des femmes en usines sont un progrès. Nous ne voulons pas rétrograder vers l'artisanat, vers le capitalisme sans monopolisation, vers le travail des femmes à la maison. En avant à travers les trusts et, au-delà d'eux, vers le socialisme !»

(G. Lukacs. op. cit. P. 21).

Les deux conséquences cruciales, néanmoins parfaitement scientifiques, de l'analyse de Lénine du développement du MPC en Russie, sont d'une part l'affirmation du prolétariat comme classe dirigeante du processus révolutionnaire en Russie et, corollairement, la thèse selon laquelle la seule possibilité de victoire pour le prolétariat en Russie, résidait dans le développement mondial de la révolution, et notamment en Europe Occidentale et aux USA.

«Pour le marxiste l'analyse concrète de la situation concrète ne s'oppose pas à la théorie «pure» au contraire : elle est le point culminant de la théorie authentique, point où la théorie trouve son accomplissement véritable, où elle se transforme en praxis.»

(Ibid. P. 59).

En ce sens, Lénine n'avait rien d'un «génie», d'un «surhomme» et autres qualificatifs qui n'ont servi qu'à rendre plus compliquée toute poursuite de son oeuvre. Il a été l'un des plus grands révolutionnaires, parce que toute son activité

tant «théorique» que «pratique» était tendue vers un seul but -voie inéluctable- la révolution communiste mondiale.

Le seul élément qui en un sens la différencie de celle de Marx-Engels c'est la victoire de la révolution communiste en Russie. Comme il le dira plus tard :

«Il est plus agréable et plus utile de faire «l'expérience d'une révolution» que d'écrire à son sujet.»

(Postface de la première édition de «l'Etat et la Révolution» -30 novembre 1917- Ed. Sociales. P. 180)

La possibilité même que le parti bolchévik ait pu identifier, et mieux représenter les intérêts immédiats et historiques de la classe exploitée jusqu'à la victoire d'Octobre, est donc fortement ancrée dans la reconnaissance du MPC comme mode de production dominant en Russie et de l'existence du marché mondial. Toutes les «interrogations» sur le sujet, qui ont suivi 1917, étaient et sont en réalité dépassés par 1917, et réglés sur le plan théorique bien avant cette date. Les «théories» d'une Russie «arriérée», «féodale», «asiatique»,...n'ont servi, vues a posteriori, qu'à livrer à peu de frais une fumeuse interprétation menchevique de la contre-révolution stalinienne; et ce pour en faire non plus la liquidation terroriste de la dictature du prolétariat et l'apogée de la revanche mondiale du capital, mais la succession politique «naturelle» et «logique», voire parfois «révolutionnaire bourgeoise», dans un pays traditionnellement dominé par une autocratie réactionnaire.

Soulignons à ce propos encore un point qui reste en travers de la gorge de l'ensemble des staliniens et autres démocrates: la reconnaissance par Lénine de l'existence du marché mondial, donc de la nécessité de l'extension planétaire de la révolution, condition sine qua non de l'achèvement du processus révolutionnaire en Russie.

Dans un petit article d'une brûlante actualité, il notait en 1908 :

«Seule la révolution mondiale du prolétariat est en mesure de renverser la force conjuguée de ces bandits couronnés et du capital international. A l'heure actuelle, la tâche de tous les partis socialistes est donc de renforcer leur propagande parmi les masses, de démystifier les jeux auxquels se livrent les diplomates de tous les pays, de mettre les faits clairement en évidence afin que devienne patent le rôle honteux joué par toutes les grandes puissances alliées sans exception, qu'elles remplissent directement les fonctions de gendarme ou qu'elles se fassent les complices, les amis et les financiers de ce gendarme.»

(Lénine. Les événements des Balkans et de Perse. Proletari nO37. 1908. in Oeuvres T.15. P.P. 243-44).

La révolution prolétarienne est, par son essence et par sa dynamique, mondiale -il s'agit ici encore d'une «vieuse» thèse de Marx- mais ceci ne signifie nullement qu'elle doive être simultanée et victorieuse partout à la fois; bien au contraire :

«Le capitalisme n'est pas harmonieusement agencé au point que les diverses sources d'insurrection peuvent fusionner d'elles-mêmes et d'un seul coup, sans échecs et sans défaites. Au contraire, c'est précisément la diversité de temps, de forme et de lieu des insurrections qui est le plus sûr garant de l'ampleur et de la profondeur du mouvement général; ce n'est que par l'expérience acquise au cours de mouvements révolutionnaires inopportuns, isolés, fragmentaires et voués de ce fait à l'échec, que les masses acquerront de la pratique, s'instruiront, rassembleront leurs forces, reconnaîtront leurs véritables chefs, les prolétaires socialistes, et prépareront ainsi l'offensive générale, de même que les grèves isolées, les manifestations dans les villes ou de caractère national, les mutineries dans l'armée, les soulèvements paysans, etc...avaient préparé l'assaut général de 1905.»

(Lénine. Bilan d'une discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes. 1916 in Oeuvres. T. 22. P. 386).

D'après les études de Marx-Engels-Lénine, à l'orée du siècle la Russie était capitaliste; par conséquent les révolutions de 1905 et de 1917 doivent être considérées comme des révolutions prolétariennes, même si dans l'aire slave et en Russie en particulier, le MPC demeurait relativement faible (mais dont le développement reprenait toutes les avancées de la technologie propre à la phase de soumission réelle).

La contre-révolution stalinienne n'a jamais «restauré le capitalisme» qui n'a jamais cessé d'exister en Russie même durant la période dictatoriale de la classe exploitée, elle a «tout simplement» liquidé le pouvoir politique prolétarien pour restaurer le pouvoir politique bourgeois et supprimer la dynamique graduelle d'étranglement de la valeur et du capital, que le prolétariat constitué en Etat avait mis sur pieds.

En effet tout le combat «économique» de l'Etat soviétique avait pour finalité de résister à l'agression capitaliste mondiale en vue de la reprise de la révolution internationale, et d'avancer dans la voie de la suppression progressive de la loi de la valeur et du MPC. C'est pourquoi la bourgeoisie, globalement victorieuse, ne pouvait pas tolérer qu'en un point de son royaume un Etat ne soit pas à ses pieds, mais au contraire oeuvre encore contre elle, pour la chasser des rapports de production.

«Si l'on formule la véritable thèse marxiste : la société russe est une société de classe, mercantile et capitaliste, régie par les lois de l'économie marxiste relatives au mode de production capitaliste et dont Marx démontra le premier qu'elles n'étaient «pas éternelles» comme les lois physiques, mais destinées au

contraire à disparaître. Il est alors possible d'identifier en Russie en même temps que les forces productives, les rapports de production ou formes de propriété avec lesquels elles entrent ouvertement en opposition. On n'y trouve plus par contre cette prétendue «construction socialiste» à laquelle aussi bien Staline que Jarochenko croyaient.»

(A. Bordiga. Dialogue avec les morts. 1956. Ed. Il Program. Comunista. P. 69)

II. Les acquis programmatiques d'Octobre 17

«Si nous n'avons pas à répéter l'expérience de la révolution d'Octobre, cela ne signifie pas que cette expérience ne doive rien nous apprendre.»

(Trotsky. Les leçons d'Octobre. 1924)

Nous allons brièvement passer en revue les quelques leçons fondamentales d'Octobre 17. Il est clair qu'il s'agit là essentiellement de l'expérience décisive et unique d'une dictature du prolétariat victorieuse pendant un temps respectable (le cas de la Commune de Paris dont Marx tira magistralement les leçons dans «La Guerre Civile en France» est plus limité). Lénine est ainsi non seulement l'artisan principal de cette révolution victorieuse mais également pendant plus de six années le leader, le théoricien, le praticien de cette expérience unique qui apporte au marxisme révolutionnaire sa plus complète vérification historique à ce jour. A l'heure où tous les révisionnismes s'attaquent aux acquis d'Octobre, il nous apparaît opportun d'en défendre les points essentiels, les acquis tant «politiques» que «matériels». Nous les distinguerons uniquement pour accroître la lisibilité de l'exposé, bien qu'ils soient à l'évidence pratiquement et programmatiquement indissociables).

A) Les acquis «politiques».

1) L'Etat prolétarien.

C'est une question centrale par rapport à laquelle Lénine mena, comme à son habitude, un combat à la fois théorique et pratique, faisant de «L'Etat et la Révolution» un classique du marxisme, dans la lignée des plus grandes oeuvres de Marx-Engels. Il serait présomptueux de résumer ces quelques 180 pages qui, partant justement des enseignements de la Commune de Paris, restaurent, tant contre le social-démocratisme que contre son frère ennemi l'anarchisme, la doctrine communiste de l'Etat.

Nous allons par conséquent en rappeler seulement certains points. Lénine, se reliant avec force arguments aux fondements de la conception matérialiste et historique de l'Etat, cite abondamment F. Engels :

«Dès qu'il n'y a plus de classe sociale à tenir dans l'oppression; dès que, avec la domination de classe et la lutte pour l'existence individuelle motivée par l'anarchie antérieure de la production, sont éliminés également les collisions et les excès qui en résultent, il n'y a plus rien à réprimer qui rende nécessaire un pouvoir de répression, un Etat. Le premier acte dans lequel l'Etat apparaît réellement comme représentant de toute la société -la prise de possession des moyens de production au nom de la société- est en même temps son dernier acte propre en tant qu'Etat. L'intervention d'un pouvoir d'Etat dans les rapports sociaux devient superflue dans un domaine après l'autre, et entre alors naturellement en sommeil. Le gouvernement des personnes fait place à l'administration des choses et à la direction des opérations de production. L'Etat n'est pas «aboli», il s'éteint.»

(Engels)

Dans sa polémique de démarcation des anarchistes, Engels, toujours repris par Lénine, précise :

«Les anti-autoritaires veulent que l'Etat politique soit aboli d'un seul coup, avant même que soient abolies les conditions sociales qui l'ont créé. Ils exigent que le premier acte de la révolution sociale soit la suppression de l'autorité. Ces messieurs ont-ils jamais vu une révolution? Une révolution est à coup sûr la chose la plus autoritaire qui soit.»

(Engels cité par Lénine in l'Etat et la révolution. Ed. Sociales P. 92⁷).

La question centrale de la période de transition réside dans l'exercice dictatorial du pouvoir par le prolétariat en vue de transformer la base matérielle -économique-, et ce dans un contexte -rapport de force- donné par la primauté de la guerre civile au niveau le plus étendu. La première tâche est le maintien du

⁷ Aujourd'hui encore ce « débat » contre les libertaires de tous poils perdure. Une des versions du révisionnisme libertaire est de revendiquer Octobre 17, mais en reniant l'oeuvre du parti bolchévique au pouvoir. Celui-ci aurait « trahi » le jour même de l'insurrection par sa « soif du pouvoir », son « anti-démocratie » ou encore du fait « des mesures » insuffisamment « radicales » qu'il aurait prises. Cela revient à la propagation des vieilles bêtises au verbiage creux sur l'abolition d'un trait de plume de l'Etat et de la valeur et à la négation de la nécessaire période de transition au communisme inférieur. Le radicalisme de la phrase en revient au soutien de facto des forces contre-révolutionnaires, condamnant la révolution en marche au nom d'un idéal pur, opposant à la pratique de la dictature du prolétariat l'utopie réactionnaire de la réalisation immédiate du communisme (ce qui concrètement entrave systématiquement toutes les mesures de renforcement de la dictature politique du prolétariat ainsi que les initiatives nécessairement graduelles de transformation économique).

pouvoir politique prolétarien -Etat ouvrier- comme condition à toute transformation de la réalité économique. Inverser l'ordre de ces éléments revient inévitablement à liquider le seul moyen -médiation du politique- dont dispose le prolétariat pour faire surgir un nouveau mode de production communiste, et au pire pour maintenir le pouvoir politique prolétarien dans l'attente de la révolution décisive dans les pays centraux du MPC (exemple russe).

L'Etat, c'est-à-dire l'organisation de la classe dominante en tant que telle, est un moment essentiel dans l'existence des classes sociales. L'existence de l'Etat signale et cristallise, dialectiquement, la présence de classes sociales distinctes. C'est la formalisation de la société organisée et dirigée par les classes dominantes produites par le MP antérieur et porteuses d'un autre mode de production.

Pour le prolétariat, deux conséquences en découlent :

- D'une part l'Etat bourgeois -organisation unitaire de la classe bourgeoise en classe dominante- doit être démoli de fond en comble;
- D'autre part, en stricte rapport révolutionnaire avec cette démolition, il est nécessaire d'édifier un autre Etat sur les bases des fondations soviétiques de la lutte destructrice de l'ordre ancien, l'Etat prolétarien, qui selon l'expression de Marx ne serait *«rien d'autre que la dictature révolutionnaire du prolétariat»* (Marx : Critique du Programme de Gotha -1875-).

Le premier point différencie radicalement le communisme scientifique de la social-démocratie, le second de l'anarchisme.

Dans une de ses «Lettres de loin» préparant le parti à la nécessité de l'insurrection et de la révolution prolétarienne, Lénine développe cette formule :

«Nous avons besoin d'un pouvoir révolutionnaire, nous avons besoin pour une certaine période de transition d'un Etat. La différence entre marxistes révolutionnaires et anarchistes ne tient pas seulement au fait que les premiers sont partisans de la grande production communiste centralisée, et les seconds de la petite production morcelée. NON, la différence porte précisément sur la question du pouvoir, de l'Etat : nous sommes pour l'utilisation révolutionnaire des formes révolutionnaires de l'Etat dans la lutte pour le socialisme : les anarchistes sont contre.»

(Lénine. Lettres de loin. Oeuvres. T. 23. P.P. 348-361).

Or en Russie les formes révolutionnaires de l'Etat apparaissent puissamment, c'étaient les soviets.

«La réalité (de la dictature du prolétariat-NDLR) leur est donnée à travers une série d'institutions spéciales de type nouveau, en l'occurrence à travers l'appareil des soviets.»

(Lénine)

Cette position programmatique, avancée avant Octobre en tant qu'arme tactique contre le gouvernement bourgeois social-démocrate de Kerensky, trouva sa

confirmation pratique dans le mouvement, puis dans la constitution de la République prolétarienne :

«1) La Russie est déclarée République des Soviets de députés d'ouvriers, de soldats et de paysans. Tout le pouvoir central et local repose entre les mains de ces soviets.»

(Réunion du Comité Central exécutif pan-russe de l'Union du 3-16 janvier 1918 in E.H. Carr. La révolution bolchevique. Ed. de Minuit. T. 1. P. 121).

L'émergence des soviets avant la révolution victorieuse est l'expression et le point culminant de l'organisation majoritaire du prolétariat en classe pour soi; en ce sens, dès leur surgissement, ils doivent être considérés comme l'expression, encore embryonnaire, de l'Etat ouvrier. Leur épanouissement, en revanche, dépend de l'éclosion et de la stabilisation de la situation classique de double pouvoir (Etat ouvrier en constitution contre l'Etat bourgeois en crise).

Les soviets, dans leur réalité hétérogène et multiforme, sont donc le lieu formel où se joignent les combats économiques et politiques du prolétariat et des masses opprimées en vue de la prise du pouvoir et ce, même si en leur sein la conscience de cette fonction n'est pas clairement identifiée (d'où le caractère essentiel de la présence du parti en leur sein).

A un certain point de son déroulement, en situation révolutionnaire, l'issue de la révolution prolétarienne tourne autour de la reconnaissance des soviets pas uniquement comme «forme» immédiate de la lutte, mais aussi comme organes en puissance de l'ordre nouveau.

«Lorsque Martov reconnaît par conséquent les conseils comme organes de combat tout en niant leur mission qui est de devenir appareil d'Etat, il retire de la théorie précisément la révolution, la prise de pouvoir effective par le prolétariat. En revanche lorsque quelques théoriciens ultra-gauchistes font des conseils ouvriers une organisation de classe permanente et veulent les mettre à la place du parti et du syndicat, ils montrent qu'ils n'ont pas saisi la différence entre situation révolutionnaire et non révolutionnaire, ni le rôle original des conseils ouvriers. Ils ne savent pas que la simple reconnaissance de la possibilité concrète des conseils ouvriers dépasse les cadres de la société bourgeoise, est une perspective de la révolution prolétarienne (que par conséquent le conseil ouvrier doit être popularisé de façon ininterrompue dans le prolétariat et le prolétariat préparé sans relâche à cette tâche), et que leur simple présence signifie déjà -si cela ne veut pas être une simple comédie- la lutte réelle pour le pouvoir d'Etat, à savoir la guerre civile.»

(G. Lukacs. op. cit. P.P. 90-91).

Ici encore aucun fétichisme formaliste n'est permis; il s'agit d'analyser concrètement, dans une situation révolutionnaire de double pouvoir l'expression du prolétariat en classe et donc potentiellement en Etat. Tout ce qui s'appelait

«soviet» ne correspondait pas nécessairement à ce contenu révolutionnaire, et ce dernier se concentrait dans les soviets par l'importance de la fraction bolchévique, expression visible et agissante du programme révolutionnaire. A ce sujet Lénine, encore une fois, donne une leçon d'une rare ductilité tactique et d'une inébranlable fermeté stratégique, lorsqu'il établit une étroite connexion entre la mise en avant par le parti du mot d'ordre «Tout le pouvoir aux soviets» et la prédominance politique du premier sur ces derniers.

«La conclusion positive en était d'expliquer aux masses que «les soviets des députés ouvriers sont la seule forme possible de gouvernement révolutionnaire».

Aussi longtemps que le soviet était «soumis à l'influence de la bourgeoisie» c'est-à-dire aussi longtemps qu'il comprenait une majorité non bolchévique, ce travail d'éducation était la tâche principale du parti. Mais le but était clair :

«Non pas une République parlementaire -y retourner après les soviets des députés ouvriers serait un pas en arrière- mais une république des soviets de délégués ouvriers, salariés agricoles et paysans dans le pays tout entier, de la base au sommet».

(Cité in E.H. Carr. op. cit. P. 86).

Cette situation sera effective après l'affaire Kornilov et «la première réaction de Lénine fut de ressortir le mot d'ordre «Tout le pouvoir aux soviets»» (ibid. p.99) et ce parce que les bolcheviks «s'emparèrent de la majorité dans les soviets de Petrograd et de Moscou, malgré la domination menchevique et S.R. au sein du V.Ts.I.K.» (ibid. p.99).

Ici se pose l'une des questions les plus controversées et falsifiées de notre notion de dictature ouvrière, à savoir son rapport avec le concept de «démocratie», l'«idéal démocratique». Historiquement la démocratie prend un corps adéquat à son être avec l'instauration de la dictature du capital; elle est la traduction politique et philosophique de l'échange entre valeurs équivalentes, de l'économie marchande, de la circulation généralisée des marchandises. C'est l'échange qui élabore les bases idéelles modernes de la démocratie en tant que moyen idéologique et forme active de sa lutte contre la féodalité, et de sa dictature. La démocratie, la liberté du citoyen aliéné et atomisé (= négation des classes et réification); la fraternité interclassiste et l'égalité politique des individus (l'inégalité économique s'accroissant -paupérisation relative-) sont les soubassements idéologiques et les modes de fonctionnement formalisés de la domination du MPC. L'une des caractéristiques essentielles de celui-ci dans sa phase de soumission réelle, est de réaliser l'idéal démocratique à l'échelle de l'ensemble de la société civile et de lui fournir un complément, un palliatif social. La démocratie sociale n'est rien d'autre que la tentative de masquer le hiatus entre égalité politique des citoyens et inégalité économique fondamentale entre les classes par la création de mécanismes de «protection sociale» et de cogestion

syndicale d'une portion du salaire ouvrier et de la plus-value totale. La démocratie, par conséquent, ne peut nullement être réduite au mécanisme majoritaire. Et c'est aussi pourquoi la gauche communiste avait assimilé, très à propos, le fascisme à la réalisation purifiée de la démocratie. C'est Marx qui le premier mit en avant la critique matérialiste de la démocratie et du droit, dévoilant la condition de l'homme durant l'ère bourgeoise:

«Constatons avant tout le fait que les «droits de l'homme», distincts des «droits du citoyen», ne sont rien d'autre que les droits du membre de la société bourgeoise, c'est-à-dire de l'homme égoïste, de l'homme séparé de l'homme et de la communauté.»

(Marx. La question juive. 1843. U.G.E. P. 37)

«Aucun des prétendus droits de l'homme ne dépasse donc l'homme égoïste, l'homme en tant que membre de la société bourgeoise, c'est-à-dire un individu séparé de la communauté; replié sur lui-même, uniquement préoccupé de son intérêt personnel et obéissant à son arbitraire privé. L'homme est loin d'y être considéré comme un être générique; tout au contraire, la vie générique elle-même, la société, apparaît comme un cadre extérieur à l'individu, comme une limitation de son indépendance originelle.

Le seul lien qui les unisse, c'est la nécessité naturelle, le besoin et l'intérêt privé, la conservation de leurs propriétés et de leur personne égoïste.»

(Ibid. P. 39).

La critique marxiste du fétichisme de la démocratie ne se résout pas pour autant en l'affirmation non dialectique d'un «anti-démocratisme de principe». Lénine s'est toujours employé à démontrer que la démocratie bourgeoise devait être assimilée à la dictature impitoyable de la bourgeoisie et à y opposer la dictature du prolétariat comme maximum historique possible du champ d'application du mécanisme démocratique.

«Seule l'organisation soviétiste de l'Etat peut réellement briser d'un coup et détruire définitivement le vieil appareil bourgeois, administratif et judiciaire qui s'est conservé et devait inévitablement se conserver sous le capitalisme, même dans les républiques les plus démocratiques, puisqu'il était de fait le plus grand empêchement à la mise en pratique des principes démocratiques en faveur des ouvriers et des travailleurs. La Commune de Paris a fait, dans cette voie, le premier pas d'importance historique universelle; le pouvoir des Soviets a fait le second».

(Lénine. Thèses sur la démocratie bourgeoise et la dictature prolétarienne. 1^{er} Congrès de l'I.C. 1919 in Quatre premiers congrès mondiaux de l'I.C. 1919-23. Maspéro P.P. 9-10).

Le mécanisme démocratique est donc appliqué à son maximum historique par l'unique voie dictatoriale et révolutionnaire prolétarienne de critique pratique de la démocratie bourgeoise :

«La critique théorique de la démocratie et du libéralisme bourgeois culmine dans l'action pratique au moment où les ouvriers dispersent par les armes ce «ramassis de gredins» qu'est l'Assemblée Constituante librement élue.»

(Bordiga. Lénine sur le chemin de la révolution in Programme Communiste n°12. 1960).

Et ce, comme le remarque un historien bourgeois, jusqu'au coeur du dispositif ouvrier : son parti.

«Comme il a été noté ici plusieurs fois, dès avant Octobre, Lénine ignore les règles de la pratique démocratique dans son propre parti. Il n'a consulté personne lorsque devant le 1er Congrès des Soviets, en juin 1917, il déclare que son parti, minoritaire dans les soviets, est prêt à prendre le pouvoir. Il n'a consulté personne, non plus, lorsqu'il fait endosser par le Comité militaire révolutionnaire la destitution du gouvernement provisoire, alors que, dans le cadre de la pratique socialiste-démocratique, celle-ci incombait au Congrès des Soviets. Il n'a consulté personne, enfin, lorsqu'il signe des ordres à titre de président de ce Comité militaire révolutionnaire (alors que le président en était Lazimir, un S.R.) ou lorsqu'il substitue son propre décret sur la terre à celui préparé par le parti.»

(M. Ferro. Des Soviets au communisme bureaucratique. Ed. Gallimard-Julliard. P. 233).

Lénine fait ainsi toujours prévaloir les intérêts de la révolution -acte autoritaire par excellence- contre le culte de la démocratie propre à l'homme aliéné.

«Mais le moment de la duperie vient du concept non-dialectique de majorité. En effet, comme la domination de la classe ouvrière, par sa nature, représente les intérêts de la grande majorité de la population, de nombreux ouvriers ont l'impression illusoire qu'une démocratie formelle et pure, dans laquelle la voix de chaque citoyen acquiert la même valeur, serait l'instrument le plus approprié pour exprimer et défendre les intérêts de tous. Mais on néglige en cela le simple -simple!- détail suivant : à savoir que les hommes ne sont justement pas des individus abstraits, des citoyens abstraits, des atomes isolés dans un ensemble étatique, mais, au contraire et sans exception, des hommes concrets qui occupent une place déterminée dans la production sociale et dont l'être social (et par la médiation leur pensée) est déterminée à partir de cette position. La démocratie pure de la société bourgeoise exclut cette médiation en reliant directement le simple individu abstrait au tout que représente l'Etat et qui à cet

égard apparaît tout aussi abstrait. Déjà, par le caractère formel de la démocratie pure, la société bourgeoise est politiquement pulvérisée et les ouvriers atomisés donc neutralisés.

Ce qui n'est pas un simple avantage pour la bourgeoisie, mais précisément la condition décisive de sa domination de classe.»

(G. Lukacs. op. cit. P. 93).

Mais la démocratie, comme dispositif de représentation ouvrière déterminé, peut et doit, en certaines circonstances, être appliquée, stimulée et même poursuivie en tant qu'objectif tactique par le parti communiste, jamais comme but du mouvement réel.

«Le communisme marxiste se présente comme une critique et une négation de la démocratie; d'autre part, les communistes défendent souvent le caractère démocratique, l'application de la démocratie au sein des organisations prolétariennes : système étatique des conseils ouvriers, syndicats, parti. Il n'y a évidemment là aucune contradiction, et rien qu'on puisse opposer à l'emploi du dilemme : démocratie bourgeoise ou démocratie prolétarienne, en tant que parfait équivalent de la formule : démocratie bourgeoise ou dictature prolétarienne.»

(A. Bordiga. Le principe démocratique. Rassegna Comunista. 1922).

La victoire ouvrière et paysanne russe, entre 1917 et 1924, est notre plus formidable argument pratique à la fois contre la démocratie bourgeoise par la «démocratie la plus large» au sein des anciennes classes subalternes et contre la dictature du capital par la formation de l'Etat prolétarien «qui n'est rien d'autre que la dictature révolutionnaire du prolétariat»⁸. En ce sens Lénine comprend et

⁸ L'on pourrait, comme le font certaines sectes de l'ultra-gauche, jouer à l'infini avec les concepts de « démocratie » et de « dictature », postulant de manière métaphysique que tout est démocratie et donc dictature (et réciproquement). Le coup de pied matérialiste détruisant ces tautologies vient encore une fois de Lénine; le dénouement de la question de l'Etat, tant de la dictature que de la « démocratie » ainsi que de leurs multiples gradations et formes contingentes, réside essentiellement dans leur nature de classe.

« L'Etat est l'organisation spéciale d'un pouvoir : c'est l'organisation de la violence destinée à mater une certaine classe. Quelle est donc la classe que le prolétariat doit mater? Evidemment la seule classe des exploités, c'est-à-dire la bourgeoisie. »

(Lénine. L'Etat et la révolution. Ed. Sociales. P. 37)

L'aspect dictatorial de la praxis révolutionnaire du prolétariat constitué en Etat réside dans la nécessité de détruire, de casser l'ancien Etat et de réprimer impitoyablement (anti-démocratiquement) toutes les expressions et actions de la classe ennemie; la forme démocratique de cette dictature réside dans la pyramide

revigore la thèse de Marx pour laquelle il faut détruire la démocratie en la réalisant.

On peut lire, à propos du mécanisme majoritaire en dictature prolétarienne, la Constitution de 1918 de la République socialiste fédérative soviétique de Russie :

«Chapitre XIII

64- Le droit d'élire et d'être élu aux soviets appartient aux citoyens des deux sexes de la République fédérative des soviets de Russie, sans distinction de confession, de nationalité, d'habitation, comme suit :

a) les individus qui tirent leurs moyens d'existence du travail productif ou d'un travail socialement utile, ainsi que ceux effectuant un travail domestique et assurant aux premiers la possibilité d'accomplir leur travail productif, tels que les ouvriers et employés de toutes catégories et tous genres dans l'industrie, le commerce, l'agriculture et ailleurs, les paysans et les Kazaks-cultivateurs qui n'emploient pas de salariés dans le but d'en tirer profit :

b) les soldats de l'armée et de la marine soviétique;

c) les citoyens entrant dans les catégories définies par les alinéas a) et b) du présent article et ayant perdu, dans une mesure plus ou moins grande, leur capacité de travail (...)

65- N'élisent pas ou ne peuvent être élues, alors même qu'elles entreraient dans une des catégories susmentionnées :

a) les personnes qui emploient des salariés dans le but d'en tirer un profit;

b) les personnes qui jouissent de revenus ne provenant pas de leur travail, tels que les intérêts du capital, les revenus des entreprises, les revenus des immeubles etc...

c) les commerçants privés, les intermédiaires de commerce;

d) les moines et les ecclésiastiques et tous ceux qui servent l'Eglise et les cultes religieux;

e) les fonctionnaires et agents de l'ancienne police, du corps spécial de la gendarmerie et des services de sécurité ainsi que les membres de la maison régnante de Russie;

f) les aliénés et les interdits;

g) les personnes condamnées à des peines afflictives et infâmantes, pour une période fixée par la loi ou par le jugement du tribunal.»

(in G. Desolre. Les 4 constitutions soviétiques. Ed. Savelli. P.P. 29-30).

Une telle formalisation légale est de nature à choquer tout démocrate humaniste, car elle sacralise la primauté de classe du prolétariat et des autres classes

favorisant la participation active et consciente du prolétariat et des classes opprimées à la défense de la révolution et à la transformation révolutionnaire graduelle des rapports de production.

opprimées tandis que la bourgeoisie, outre son exclusion a priori du droit de vote et d'éligibilité subit une répression terroriste impitoyable.

«Ecraser la bourgeoisie, détruire son appareil d'Etat, anéantir sa presse etc...telles sont les nécessités vitales de la révolution prolétarienne, parce que la bourgeoisie après ses premières défaites dans la lutte pour le pouvoir d'Etat ne renonce en aucune façon à reprendre son rôle de direction aussi bien économique que politique, et qu'elle reste encore longtemps une classe très puissante, même dans un combat de classe poursuivi dans de toutes autres conditions. Le prolétariat continue donc à l'aide du système soviétique en tant qu'Etat la même lutte qu'il avait menée auparavant contre le pouvoir d'Etat capitaliste.»

(G. Lukacs. op. cit.).

C'est principalement Trotsky, du fait de ses hautes responsabilités de commandant suprême de l'Armée Rouge, qui répond en premier chef et avec la fermeté nécessaire à ces impératifs de la lutte de classe, conscient, comme le rappelait Marx, que toute mansuétude ouvrière se traduit inévitablement par des massacres dans son camp (cf. les 30.000 morts de la semaine sanglante en 1871).

«Nous ne pénétrons pas dans le royaume du socialisme en gants blancs sur un parquet bien ciré.»

(Trotsky. Soth III.II. P. 202).

«Nous détenons les Cadets comme prisonniers et otages. Si nos hommes tombent aux mains de l'ennemi que celui-ci sache bien que pour chaque ouvrier et pour chaque soldat nous exigerons cinq Cadets...Ils pensaient que nous resterions passifs, mais nous leur avons montré que nous pouvions être impitoyables lorsqu'il s'agit de défendre les conquêtes de la révolution.»

(Trotsky. Izvestija 30 oct.-12 nov. 1917)⁹.

⁹ Qu'on nous permette de stigmatiser le fossé entre ces viriles attitudes révolutionnaires de Trotsky et le verbiage libéral de ses épigones actuels sur le pluripartisme, la démocratie, l'autogestion et le socialisme « souriant » (cf. Mandel et Cie...). Que nos trotskistes, sauce autogestionnaire, relisent le classique de leur « prophète », « Terrorisme et Communisme », pour se convaincre qu'entre Trotsky et eux, il y a aujourd'hui la même différence de classe qu'entre communistes authentiques et sociaux-démocrates.

« Si la révolution avait fait preuve dès le début de moins d'inutile générosité, des milliers de vie eussent été épargnées par la suite. »

(Trotsky. Leur morale et la nôtre. Ed. J.J. Pauvert. P. 72).

« Tant que la main-d'oeuvre humaine, et par conséquent la vie, est un article de commerce, d'exploitation et de dilapidation, le principe du « caractère sacré de la vie humaine » n'est que le plus infâme des mensonges, dont le but est de

C'est dans ce cadre qu'est constituée la Tchéka pan-russe, «fille chérie» du Comité militaire révolutionnaire du soviet de Pétrograd, et par ailleurs dirigée par un révolutionnaire non-bolchevik. Le 2 septembre 1918, le Comité central exécutif pan-russe des soviets adopte une résolution sur le meurtre d'Ouritsky et l'attentat contre Lénine qui s'achevait par ces mots :

«Tous les contre-révolutionnaires et tous ceux qui les inspirent seront tenus pour responsables de toute tentative contre les travailleurs du gouvernement soviétique et les défenseurs des idéaux de la révolution socialiste. La terreur blanche des ennemis du gouvernement d'ouvriers et de paysans trouvera sa réponse dans une terreur rouge massive contre la bourgeoisie et ses agents.»

(Cité par E.H. Carr. op. cit. P. 171).

«C'est le cannibalisme de la contre-révolution lui-même qui répandra dans les masses la conviction qu'il n'existe qu'un seul moyen propre à concentrer, abrégé et simplifier les spasmes d'une ancienne société agonisante et les sanglantes douleurs de l'accouchement d'une société nouvelle : le terrorisme révolutionnaire.»

(Marx)

La défense acharnée de la révolution jusqu'à l'utilisation de méthodes terroristes, n'est pas un luxe un peu pervers de militants frustrés par de longues périodes de vexations et de répressions subies, mais une nécessité absolue du combat prolétarien.

Ces méthodes devront être employées d'autant plus intensément que le mouvement révolutionnaire aura été affaibli et la résistance de l'adversaire sera demeurée forte.

Elles sont, par conséquent, propres à des périodes relativement courtes du cours révolutionnaire, et leur emploi prélude toujours un basculement définitif de la situation à l'avantage de l'un des combattants.

«A la Tchéka :

Kogan, membre de la Centrale Générale d'Achats de Koursk, doit être arrêté immédiatement, car il n'a pas aidé 120 ouvriers de Moscou souffrant de la faim et les a renvoyés les mains vides. Ceci doit être publié dans les journaux et par tracts afin que tous les membres des Centrales d'Achats sachent qu'un

maintenir les esclaves sous le joug. »

(Trotsky. *Terrorisme et Communisme*. Ed. Prométhée. P.P. 72-73).

Ce texte de Trotsky est par ailleurs un excellent révélateur de tous les opportunismes car à l'exclusion de la gauche marxiste, il est et a été dénigré par l'ensemble des pseudo-révolutionnaires, de Kautsky à Mandel, des anarchistes aux pacifistes.

comportement formaliste et bureaucratique dans ce genre d'affaires sera sanctionné par les peines les plus sévères pouvant aller jusqu'au passage par les armes.»

(Lénine. Télégrammes 1918-20. Ed. A. Moreau. P. 66)

«Lettre de V.I. Lénine à G. Zinoviev 26 juin 1918

Camarade Zinoviev! Nous avons seulement appris aujourd'hui au Comité Central qu'à Pétrograd les ouvriers voulaient répondre à l'assassinat de Volodarsky par une terreur de masse et que vous (non pas vous personnellement, mais les tchékistes de Pétrograd) les avez retenus.

Je proteste fermement!

Nous nous compromettons : alors que nous n'hésitons pas à menacer dans nos résolutions de frapper de la terreur de masse les députés des soviets lorsqu'il s'agit de passer aux actes, nous freinons l'initiative révolutionnaire des masses entièrement fondée.

Ce n'est pas pos-si-ble!

Les terroristes vont nous considérer comme des chiffres molles. La militarisation est à l'ordre du jour. Il faut encourager l'énergie et l'aspect de masse de la terreur contre les contre-révolutionnaires, tout particulièrement à Pétrograd où l'exemple doit être décisif.

Salut! Lénine.»

(Lénine. Oeuvres. T. 35. P. 275).

2) La prédominance du parti.

Parmi les «acquis» politiques centraux de la révolution prolétarienne et paysanne d'Octobre 1917, il faut incorporer la prédominance du parti dans le cours pré et post-révolutionnaire. Cet autre point cardinal de notre doctrine invariante a été trempé dans le chaudron bouillonnant de l'histoire qui se fait par l'action révolutionnaire des grandes masses humaines : le parti en tant qu'organe mondial de direction de la révolution et de l'Etat ouvrier¹⁰.

¹⁰ Pour de plus amples développements sur cette question, nous renvoyons les lecteurs à nos « Points de repère programmatiques : Les tâches des communistes dans la période actuelle : la formation du Parti Communiste Mondial » (M.C. n°0. P. 26), ainsi qu'à deux études produites par les groupes initiateurs de Mouvement Communiste : Cahiers Communistes n°1 : « Praxis révolutionnaire-Parti Communiste » et A Contre-Courant n°2 : « Sur les notions de « classe », de « parti » et de « fraction ».

(Pour obtenir ces documents, écrire à nos adresses centrales.)

Bien évidemment, nous conseillons également la lecture et l'étude de l'ensemble des textes classiques du marxisme révolutionnaire, dont, bien entendu, les contributions de la gauche communiste.

Dans le processus de constitution du prolétariat en classe pour soi, en classe dominante, le parti est un élément indispensable en tant qu'expression concentrée visible de la conscience de classe et en tant qu'organe dirigeant l'ensemble du cours révolutionnaire.

«Le parti doit préparer la révolution, c'est-à-dire d'une part essayer d'accélérer la maturation des tendances qui conduisent à la révolution, par son action propre et par son influence sur l'action du prolétariat et les autres couches sociales opprimées. Il doit d'autre part préparer le prolétariat à l'action nécessaire dans une situation révolutionnaire aiguë à la fois sur les plans idéologiques tactique, matériel et sur celui de l'organisation. (...)

Le parti qui a pour fonction de préparer la révolution devient à la fois -et au même degré d'intensité- producteur et produit, préalable et fruit des mouvements révolutionnaires de masse.»

(G. Lukacs. op. cit. P.P. 43-44).

En Russie, ce travail préparatoire essentiel connaît un premier temps fort dès 1903 avec la scission entre mencheviks et bolcheviks, et par la lutte de fraction menée par Lénine, restituée dans le «Que faire ?».

Il y a eu, et il y a encore beaucoup de polémiques autour de ce livre mais, au-delà des formules partielles, telle celle bien connue de la «conscience politique de classe (qui) ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons» (Lénine : Que faire ? Ed. de Moscou. P. 98) dont le but est ponctuellement lié à la lutte idéologique contre «le marxisme légal» et l'économisme» (Strouvé), il n'en demeure pas moins que cet ouvrage marque les balises de la lutte théorique pour la réelle constitution d'un parti de révolutionnaires professionnels, condition s'avérant a posteriori indispensable à la pleine victoire d'Octobre 17¹¹.

¹¹ Ces propos de V.I. Lénine visent à d'écrire la phénoménologie de la progression de la conscience révolutionnaire du prolétariat et à mettre en garde l'avant-garde ouvrière contre toute tentation de faire l'économie de la médiation rationnelle, du politique. La société du capital, affirme Lénine, ne se réduit pas aux ouvriers et aux patrons, elle contient une autre classe à part entière, les propriétaires fonciers, et de nombreuses couches de demi-classes intermédiaires. La complexité de la formation économique et sociale capitaliste tient beaucoup à cela et la tactique révolutionnaire ne peut en faire abstraction si elle a l'ambition de parvenir à ses fins.

Il est par ailleurs connu que Lénine lui-même relativisera ces formules polémiques en notant : qu'il a « forcé la note » et « tordu en sens inverse le bâton tordu par les économistes. »

«L'organisation révolutionnaire doit se composer principalement d'hommes ayant pour profession l'activité révolutionnaire.»

(Lénine. Que faire ? Oeuvres. T. 5. P.P. 463-464).

Comme toute oeuvre particulière du marxisme, celle-ci doit être resituée dans son contexte concret de lutte des classes et de son prolongement rationnel, la lutte sur le terrain des idées. Ainsi, les «critiques» ultra-gauches qui en empruntent des formules tordues pour mieux évacuer la signification profonde de la lutte pour le parti, à l'instar de leurs frères ennemis pseudo-«léninistes» qui transforment certaines phrases en solutions magiques, absolues et mécaniques, déforment, dévitalisent et finalement trahissent le sens du travail infatigable des bolcheviks et de Lénine. Ils se rendent donc incapables d'appliquer, pour l'heure, la tactique adéquate en matière d'organisation. Ils se rendent incapables de réaliser, pour notre époque, le travail théorique et pratique que Lénine exécuta pour la sienne.

«L'erreur capitale de ceux qui polémiquent aujourd'hui contre «Que Faire?» consiste à isoler complètement cette oeuvre de la situation historique déterminée où elle est née, de la période déjà fort lointaine du développement de notre parti au cours de laquelle elle a été rédigée (...) Que faire? est un résumé de la tactique de l'Iskra et de sa politique d'organisation pendant les années 1901-1902. Exactement un résumé, rien de plus, rien de moins...»

(Lénine cité dans l'Introduction au «Que faire ? par J.J. Marie. Ed. Seuil. P. 28).

Ce «résumé» des tâches et de la tactique des communistes dans les périodes défavorables où prédomine la contre-révolution, est encore aujourd'hui globalement pertinent :

«Petit groupe compact, nous suivons une voie escarpée et difficile, nous tenant fortement par la main. De toutes parts, nous sommes entourés d'ennemis, et il nous faut marcher presque constamment sous leur feu. Nous nous sommes unis en vertu d'une décision librement consentie, précisément afin de combattre l'ennemi et de ne pas donner dans le marais d'à côté, dont les hôtes, dès le début, nous ont blâmés d'avoir formé un groupe à part et préféré la voie de la lutte à la voie de la conciliation.»

(Lénine. Que Faire ? op. cit. P. 11).

Lénine est l'expression de cette voie permanente et intransigeante de la lutte. Sans ce travail, les bolcheviks n'auraient jamais été au rendez-vous de l'histoire. Sans ce travail de l'ombre parsemé de vives polémiques, il n'y aurait pas eu, en période révolutionnaire, la cristallisation d'une force puissante et organisée en parti, il n'y aurait pas eu de victoire révolutionnaire.

Comme l'expliqua par ailleurs Trotsky :

«Lénine ne fut pas le démiurge du processus révolutionnaire; il s'inséra seulement dans la chaîne des forces objectives. Mais dans cette chaîne il fut un grand anneau. La dictature du prolétariat découlait de toute la situation. Mais encore fallait-il l'ériger. On ne pouvait l'instaurer sans un parti : or le parti ne pouvait accomplir sa mission qu'après l'avoir comprise. pour cela, justement Lénine était indispensable (...)».

(Trotsky. Histoire de la révolution russe. Ed. du Seuil. T. 1)

«Selon Lénine le groupe des révolutionnaires professionnels n'a eu à aucun moment pour mission de «faire» la révolution, ou bien d'entraîner avec elle la masse inactive par son action indépendante et courageuse, de la mettre en quelque sorte devant le fait accompli de la révolution. L'idée léniniste de l'organisation présuppose la réalité de la révolution, l'actualité de la révolution.»

(Lukacs. op. cit. P. 34).

Pour Lénine, on ne pouvait pas «séparer mécaniquement les questions politiques des questions d'organisation» et ces dernières devaient être envisagées selon un plan d'organisation d'ensemble, rupture fondamentale avec tout mécanisme et tout fatalisme. Le parti

«est à la fois produit et producteur de sa propre réalité. Les hommes font eux-mêmes leur parti.»

(Lukacs. op. cit. P. 50).

Mais encore une fois la meilleure et la plus fondamentale confirmation du bien fondé de la praxis léniniste¹² du parti se trouve dans le gigantesque examen,

¹² Nous employons volontairement le qualificatif « léniniste », conscients que celui-ci a été inventé par Zinoviev à la mort de Lénine pour tenter d'utiliser son immense crédit auprès du prolétariat du monde entier à des fins de lutte politique de fraction. Marx aussi avait subi le même sort. L'« invention » par l'ennemi de classe du « marxisme » a eu, dans un premier temps comme fonction d'en altérer le tranchant critique et l'action révolutionnaire. Cependant, au fil du temps, les appellations « marxiste » et plus encore « léniniste » se sont muées, dans la bouche de la bourgeoisie, en autant de jurons à l'adresse de l'ensemble du mouvement révolutionnaire. Ainsi pour les communistes orthodoxes, « marxiste » et « léniniste » sont devenu des adjectifs que nous revendiquons pleinement car ils sont gros de menaces pour les classes dominantes et encore plus d'espoir pour d'innombrables rebelles prolétariens. Aujourd'hui, plus que jamais, la lutte théorique du communisme scientifique est aussi une lutte nominaliste, une lutte impliquant la défense désacralisée de ceux qui sont devenus -que cela plaise ou non- les symboles du programme révolutionnaire. Lâcher complètement prise

brillamment réussi, allant de l'insurrection d'Octobre à la dictature du prolétariat de 1917 à 1924, en tant que «dictature du parti», prédominance politique du programme communiste.

«Oui, la dictature d'un seul parti ! C'est sur elle que nous nous tenons et nous ne pouvons nous écarter de cette base puisque notre parti est celui qui, au cours de décennies, a conquis pour lui-même la position d'avant-garde de l'ensemble du prolétariat d'usines et d'industries.»

(Lénine. Oeuvres. T. 24. P. 423).

Face à la dictature du parti communiste qui n'est rien de plus qu'une nécessité historique, point d'orgue de la fonction même du parti de classe, les démocrates multicolores d'hier et de toujours fulminent, dénonçant ce qu'ils considèrent être une substitution institutionnelle du pouvoir des soviets par le parti communiste. C'est Trotsky qui leur répond :

«On nous a accusé plus d'une fois d'avoir substitué à la dictature des soviets celle du parti. Et cependant, on peut affirmer, sans risque de se tromper, que la dictature des soviets n'a été possible que grâce à la dictature du parti : grâce à la clarté de sa vision théorique, grâce à sa forte organisation révolutionnaire, le parti a assuré aux soviets la possibilité de se transformer, d'informer

dans ce bras de fer ou choisir de défendre certains mots -jugés plus « propres » contre d'autres, alors que chaque mot de la langue est d'abord et entièrement un outil de production du capital, vise implicitement à inventer des outils « de révolution » irréductibles au rapport social dominant. Péché idéaliste majeur s'il en est dont l'aboutissement pratique est, invariablement, l'abandon du terrain de classe, la dégénérescence contre-révolutionnaire. Quand l'ennemi de classe traite l'ouvrier conscient de « marxiste », et de « léniniste », celui-ci doit cesser d'en éprouver de la honte, il doit au contraire en être fier, se dégageant cependant fermement de toute assimilation au stalinisme, au maoïsme ou au trotskysme. Pour bien faire, il est de la première importance de fournir à nouveau la preuve pratique de la puissance subversive de la théorie communiste et par là, de restituer Marx, Engels, Lénine en tant qu'interprètes de choix d'une production rationnelle collective et impersonnelle qui se poursuit encore et s'approfondit au travers des militants d'aujourd'hui et de demain. Donc pas de cession à la bourgeoisie de la mémoire des héros et des symboles prolétariens, d'autant plus que celle-ci a voulu en des temps pas si lointains, s'en emparer et les utiliser pour camoufler une des formes récentes de sa dictature. Le fondement contre-révolutionnaire du stalinisme réside dans le développement catastrophique, terroriste et fasciste du MPC, et non dans son prédicat idéologique « marxiste » et « léniniste ». Le stalinisme est une des formes historiquement spécifique de la dictature capitaliste.

parlements ouvriers qu'ils étaient, en un appareil de domination du travail. Dans cette «substitution» du pouvoir du parti au pouvoir de la classe ouvrière, il n'y a rien de fortuit et même, au fond, il n'y a là aucune substitution. Les communistes expriment les intérêts fondamentaux de la classe ouvrière. Il est tout à fait naturel qu'à l'époque où l'histoire met à l'ordre du jour ces intérêts dans toute leur étendue, les communistes deviennent les représentants reconnus de la classe ouvrière dans sa totalité.»

(Trotsky. Terrorisme et Communisme. Ed. Prométhée. P. 119)

Le parti est constitué de la même chair prolétarienne que les soviets, il embrasse les mêmes causes et il emploie les mêmes méthodes d'action que les organes politiques révolutionnaires de la masse ouvrière. Si les communistes orthodoxes refusent toute hypostase constitutionnelle de la dictature du parti sur l'Etat prolétarien, ils rejettent aussi le préalable exigeant la non-participation du facteur révolutionnaire conscient à la direction de l'Etat ou des soviets, ce qui revient au même. La position contre-révolutionnaire des «soviets sans bolcheviks», chère aux anarchistes et socialistes révolutionnaires, s'ancre dans le présupposé arbitraire que le parti et la classe sont d'une nature politique et sociale symétrique, d'où la présomption du danger de substitution. Cette position vise à désarmer la classe révolutionnaire, à la priver d'un type d'organe que l'ennemi pourtant possède et utilise avec profit depuis son élévation en classe dominante¹³. La dictature du prolétariat n'est rien sans la prédominance politique en son sein du

¹³ De la même manière, la structure du parti -issue de sa fonction politique spécifique- ne doit jamais se dissoudre dans aucune des autres formes d'organisation de la classe, inférieures en conscience des buts et des moyens pour les atteindre efficacement. Le parti de classe est dans tous les moments de son existence distinct des soviets, des organisations économicistes et de l'Etat prolétarien. Il sera exclusivement déterminé par son programme politique historique et se renforcera par la « libre adhésion » des prolétaires avancés à celui-ci; il constitue en cela l'expression formelle la plus achevée de la conscience de classe, et à ce titre se doit d'avoir un « détachement » maximal des accidents contingents de l'affrontement des classes. C'est sur la position de cette question essentielle qu'éclatera l'A.I.T. par la scission entre la fraction marxiste et celle bakouniniste. La bataille interne se déchaîna notamment autour des statuts révisés par Marx lui-même :

« Que, contre ce pouvoir collectif des classes possédantes, le prolétariat ne peut agir comme classe qu'en se constituant lui-même en parti politique distinct, opposé à tous les anciens partis formés par les classes possédantes; Que cette constitution de la classe ouvrière en parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale et son but suprême : l'abolition des classes; Que la coalition des forces ouvrières déjà obtenue par les luttes économiques doit aussi servir de levier aux mains de cette classe dans sa lutte contre le pouvoir politique de ses exploités. »

parti communiste mondial. Les deux traits saillants du parti communiste sont sa détermination géographique mondiale et sa détermination quantitative minoritaire. Le parti qui a gravé à jamais sur son drapeau, en lettres de feu et de sang, la phrase «Mort à la marchandise et à son royaume» ne saurait mener son combat à une échelle moindre que celle du territoire occupé par son ennemi. Le champ d'application de la loi de la valeur et du MPC est mondial, le parti révolutionnaire doit l'être aussi. La nécessité du caractère planétaire de l'organe partidaire de la classe est proclamé par la constitution en 1919 de la troisième internationale, l'Internationale Communiste¹⁴.

«Que la bourgeoisie du monde entier continue à sévir, qu'elle pourchasse, emprisonne et même assassine spartakistes et bolchéviks, cela ne lui servira à rien. Cela ne pourra qu'éclairer les masses et les déterminer à s'affranchir de leurs vieux préjugés bourgeois démocratiques et à se tremper dans la lutte. La victoire de la révolution prolétarienne est assurée dans le monde entier : La constitution de la République Soviétique Internationale est en marche».

(Lénine. Discours de clôture. 7 mars 1919 in «Quatre premiers congrès de l'I.C.». Maspero. P. 29).

Un an plus tard, l'I.C. précisait son rôle dans des thèses célèbres :

«Le centre organisateur et dirigeant ne peut être qu'un Parti politique. Se refuser à le créer, à l'affermir et à s'y soumettre, équivaut à refuser le commandement unique des détachements du prolétariat agissant aux différents points du champ de bataille. La lutte de classe du prolétariat exige une agitation concentrée, éclairant d'un point de vue unique les différentes étapes de la lutte et attirant, à chaque moment particulier, l'attention du prolétariat sur les tâches précises qui concentrent l'ensemble de la classe. Cela ne peut être réalisé sans un appareil politique centralisé, c'est-à-dire en dehors d'un Parti politique.»

(Zinoviev. Thèses sur le rôle du Parti Communiste dans la révolution prolétarienne. II^{ème} Congrès de l'I.C. 1920).

(Résolutions de la Conférence des délégués réunie à Londres du 17 au 23 septembre 1871. in Marx-Engels. Le parti de classe. T. III. P. 31. Ed. Maspero.)

¹⁴ La synonymie : dictature du prolétariat = dictature du parti communiste mondial ne signifie rien d'autre que le centre dirigeant de l'ensemble du processus révolutionnaire global (y compris de l'Etat ouvrier) est bien le parti mondial, l'Internationale. En aucun cas, une section nationale, régionale ou locale du parti ou encore un Etat prolétarien particulier ne peut prévaloir par principe sur le tout, à savoir sur la direction internationale secrétée par la guerre de classe totale.

Puis, à propos du signe distinctif minoritaire du nombre de ses effectifs, Lénine précise lors du II^{ème} congrès de l'I.C. :

«En vérité, à l'époque du capitalisme, alors que les masses travailleuses sont constamment soumises à l'exploitation et ne peuvent développer leurs facultés humaines, le trait le plus caractéristique des partis de la classe ouvrière réside en ce qu'ils ne peuvent embrasser qu'une minorité de leur classe. Un parti politique ne peut englober qu'une minorité de la classe tout comme dans n'importe quelle société capitaliste les ouvriers ayant vraiment une conscience de classe ne constituent qu'une minorité de l'ensemble des ouvriers. c'est pour cela que nous devons admettre que seule la minorité ayant une conscience de classe peut guider et diriger les larges masses des ouvriers.»

(Lénine. Discours au deuxième congrès de l'Internationale. Oeuvres. T. 21. P. 242).

La critique des conceptions social-démocrates du «parti de masse» regroupant la majorité de la classe ne se dégrade pas en apologie d'un «parti politiquement minoritaire», mais s'appuie sur la reconnaissance exacte du développement objectif de la lutte de classe. Le parti communiste mondial regroupera, pour être pleinement à la hauteur de sa fonction historique, des centaines de milliers de prolétaires des principaux pays du MPC, mais cette force sociale mondiale, sur le plan de la comptabilité de ses effectifs ne sera, encore longtemps après les victoires insurrectionnelles, qu'une minorité de la classe ouvrière mondiale, minorité «ayant une conscience de classe (pour) guider et diriger les larges masses des ouvriers».

«Maintenant que nous avons réalisé une telle expansion de notre parti, nous devons fermer nos portes, nous devons être particulièrement prudents. Nous devons dire : maintenant que le parti est en train de gagner, nous n'avons pas besoin de nouveaux membres. Nous savons très bien que, dans une société capitaliste en dissolution, une masse d'éléments nuisibles s'accrochera au parti.»

(Lénine. Oeuvres. T. 24. P. 572).

Toute l'activité de Lénine doit être considéré avant tout comme activité de parti, dans son acception historique; sa vie entière s'identifie à la lutte pour la formation d'un véritable parti prolétarien. Suivant l'enseignement de Lénine, les rares révolutionnaires, extrêmement isolés, des pires périodes de contre-révolution, se doivent d'assumer la totalité des tâches caractéristiques du parti communiste et en aucun cas ne peuvent s'auto-limiter à en exécuter certaines d'entre elles.

Académisme (culte de la théorie intemporelle) et immédiatisme (culte de l'action présente) sont des idéologies anti-léninistes particulièrement florissantes dans ces périodes sombres du mouvement réel. Dans ces circonstances, le travail des

communistes est avant tout un double travail de préparation; préparation à la fois théorique -restauration, programmation, définition du plan tactique et de la trajectoire politique de la classe exploitée- et de pratique militante -activité de propagande, d'agitation et dans certains cas exceptionnels de direction des frémissements prolétariens (défense de l'avenir des mouvements en étroite liaison avec la critique scientifique de leurs déviations et de leurs limites).

«Par sa critique indépendante et ininterrompue, (le parti) se préparera à recueillir les fruits du résultat négatif de ces expériences, dénonçant le front unique de toute la bourgeoisie contre le prolétariat révolutionnaire et la complicité des partis soi-disant ouvriers qui, soutenant la coalition avec une partie de la bourgeoisie, se font les agents de celle-ci.»

(La tactique du parti communiste, thèses adoptées au second Congrès du P. C. d'Italie à Rome en 1922 in Fil du Temps -Sur le Parti Communiste-. N°8. P. 108).

La résolution de l'énigme de l'application du plan tactique au sein des luttes décide, en dernière instance, de la justesse de la praxis intégrale du parti. Cela commence avant tout, et Lénine n'a jamais négligé ce travail, par la reconnaissance correcte du rapport concret des forces. Sur cette base celui-ci a toujours précisé, dans une situation déterminée, quelle était pour le prolétariat, la meilleure manoeuvre tactique, sans pour cela en faire nécessairement une règle immuable. Sans une orientation politique appropriée et lucide, il est impossible de manier adéquatement l'arme tactique, et sans cette dernière, il n'y a pas de véritable parti révolutionnaire.

Le parti constate la pertinence de sa doctrine et de la perspective révolutionnaire grâce à la manoeuvre tactique réussie; elle en est à la fois l'outil concret et sa quintessence tangible.

«La théorie du Parti ne doit pas être seulement une explication scientifique du passé, mais encore une courageuse anticipation des événements futurs. Les masses doivent en faire l'expérience mais il est permis de dire que le Parti la possède à l'avance.»

(«La maladie infantile», condamnation des futurs renégats. op. cit. P. 35).

«Ceux qui ne voient en Lénine qu'un «politicien réaliste», intelligent et parfois génial, méconnaissent absolument l'essence de sa méthode. Mais ceux qui estiment trouver dans ses décisions des «recettes» applicables partout, des «formules» pour une action pratique juste, le méconnaissent bien plus encore.

Lénine n'a jamais posé «des règles générales» qui puissent être «appliquées» à une série de cas. Ses «vérités» sont issues de l'analyse concrète de la situation concrète à l'aide de la conception dialectique de l'histoire. On aboutit à une caricature, à un léninisme vulgaire si l'on «généralise» mécaniquement ses gestes et ses décisions. (...)

On doit, disait Lénine, savoir saisir à chaque instant le maillon précis de la chaîne auquel on doit s'accrocher de toutes ses forces pour tenir toute la chaîne et préparer le passage au maillon suivant; et dans ce cas la succession des maillons, leur forme, leur enchaînement, leurs différences dans la chaîne historique des événements ne sont pas aussi simples et dépourvus de significations que dans les chaînes habituelles fabriquées par le forgeron.»
(Lukacs. op. cit. P.P. 120-21).

Mais est-ce que la manoeuvre tactique léniniste implique, équivaut à la «liberté» totale d'action ? La réponse est un non définitif. En effet, elle doit être toujours parfaitement conforme aux principes communistes invariants. La fameuse «souplesse tactique» de Lénine est toujours rigoureusement liée à l'objectif révolutionnaire à atteindre à l'époque de «l'actualité de la révolution prolétarienne mondiale». La fameuse question des «compromis» révèle en bonne partie une telle problématique :

«La conclusion est claire : rejeter les compromis «en principe», nier la légitimité des compromis en général, quels qu'ils soient, c'est un enfantillage qu'il est même difficile de prendre au sérieux.»
(Lénine. La maladie infantile du communisme : le gauchisme. Ed. de Moscou. P.26).

«Le devoir d'un parti vraiment révolutionnaire n'est pas de proclamer une renonciation impossible à tout compromis, mais bien de savoir rester, à travers tous les compromis, fidèle à ses principes, à sa classe, à sa mission historique, à sa tâche de préparation de la révolution et d'éducation des masses en vue de la victoire révolutionnaire.»
(Lénine. Au sujet des compromis. Oeuvres. T. 25. P. 333).

«Mais celui qui s'aviserait d'imaginer une recette offrant aux ouvriers d'avance les solutions toutes prêtes pour toutes les circonstances de la vie, ou qui assurerait que dans la politique du prolétariat révolutionnaire il ne rencontrera jamais de difficulté ou de situation embrouillée (impure), celui-là ne sera qu'un charlatan.»
(Lénine. La maladie infantile. Oeuvres. T. 21. P. 32).

«La théorie et la tactique léniniste du compromis ne sont donc que la conséquence concrète et logique de la conception historique marxiste-dialectique- selon laquelle les hommes font eux-mêmes leur histoire mais ne peuvent la faire dans des conditions choisies par eux.»
(Lukacs. op. cit. P. 177).

Pour résumer ces propos en une seule formule, voici quelle pourrait être notre devise :

«Ductilité d'application maximale d'un programme invariant et non pas invariance dans l'application d'un programme ductile». Le lecteur aura de l'indulgence pour ce jeu de mots facile ...

Lénine aimait répéter :

«Toute vérité abstraite devient phraséologie lorsqu'on l'applique à n'importe quelle situation concrète.»

(Ibid. P. 141).

C'est d'ailleurs un des éléments essentiels qu'évoque Boukharine lorsqu'il tente de synthétiser la pensée de Lénine :

«L'une de ces thèses tactiques les plus générales concernant les erreurs est celle-ci : «En très grande partie, les erreurs tiennent au fait suivant : Les mots d'ordre, les initiatives, qui étaient parfaitement justes à une certaine période de l'histoire et dans une situation déterminée, sont mécaniquement transférés dans un autre contexte historique, dans un autre rapport de force.»

(Boukharine. Lénine en tant que marxiste. Rapport à la réunion solennelle de l'Académie communiste. 17 février 1924. in L'attaque. Moscou. 1924).

Le mépris ultra-gauche pour la notion de manoeuvre tactique ou encore de compromis, dégrade le programme communiste et son organe politique, transformant le premier en une utopie petite-bourgeoise inoffensive et le second en un «havre de repos» douillet pour couches intermédiaires déclassées et par ce fait indignées, alors que :

«Notre parti aspire, comme tout parti politique, au pouvoir. la dictature du prolétariat révolutionnaire est notre but.»

(Lénine. Au sujet des compromis.).

Dans ce bref chapitre nous avons comme objectif de présenter sous un jour non caricatural, la contribution centrale à la théorie révolutionnaire de V.I. Lénine sur le parti, d'en restituer un tant soit peu la complexité et la finesse analytique qui la caractérisent.

Notre ligne est celle de Lénine, pas sa répétition simple et mécanique mais sa mise en musique dans les conditions particulières du combat de la fin du 20^{ème} siècle¹⁵.

¹⁵ Marx-Engels sont, et restent pour le communisme organisé, les scientifiques qui ont découverts la théorie révolutionnaire du prolétariat et les défenseurs les plus cohérents de la ligne historique du parti, de l'invariance du programme communiste.

«Sans un parti de fer, trempé dans la lutte, sans un parti jouissant de la confiance de tout ce qu'il y a d'honnête dans la classe en question, sans un parti sachant observer l'état d'esprit de la masse et influencer sur lui, il est impossible de soutenir cette lutte avec succès.»

(Lénine. La maladie infantile.).

(à suivre)

L'oeuvre de Marx-Engels est le socle scientifique fondateur et incontournable du communisme révolutionnaire. Lénine, de ce point de vue, n' « apporte » rien de nouveau au marxisme, sinon la démonstration de la validité de cette doctrine au travers de la vérification dans le concret d'une situation spécifique, celle de la Russie à la fin du 19^{ème}, et au début du 20^{ème} siècle. Le léninisme n'est donc pas « l'actualisation du marxisme » qui, dans son essence, est apparu d'un bloc et pleinement constitué avec la formation de la classe ouvrière moderne mais l'application cohérente des lois scientifiques du marxisme dans un cadre déterminé.

Le léninisme, purgé de toute interprétation mystique, ne comporte nullement la fixation dogmatique en règle absolue du dispositif tactique conçu et mis en œuvre par le chef bolchevik relativement à la réalité concrète de la Russie tsariste. Aussi, il est l'exemplification la plus efficace à ce jour de la possibilité de la révolution communiste et un vibrant plaidoyer pour l'actualité du marxisme. La défense de Lénine est celle, dans la situation russe des années 1900-1924, de la ligne politique bolchevique ayant permis la victoire révolutionnaire en Octobre 17 et l'expérience de dictature prolétarienne jusqu'en 1924. En revanche les communistes orthodoxes ne sauraient faire leurs certaines de ses limites théoriques (développement du capitalisme en trois stades, crise générale du capital) et de ses adresses tactiques globales (participation révolutionnaire aux syndicats d'Etat et aux parlements (suite note 15) bourgeois, soutien aux luttes de libération nationale, création de partis communistes avec en leur sein l'élément centriste ou, pire, social-démocrate) sous prétexte de fidélité léniniste car celles-ci, dans les conditions du marché capitaliste mondial de la grande industrie mécanisée, constituent aujourd'hui autant de positions contre-révolutionnaires.

« L'actualisation de la révolution prolétarienne constitue le noyau de la doctrine marxiste. »

(Lukacs. La pensée de Lénine. 1924. Ed. Denoël. P. 11).

« Naturellement les imbéciles démocratiques à qui la lumière vient « d'en haut », n'ont pas à se donner tant de peine. Pourquoi se casseraient-ils la tête sur des documents économiques et historiques, ces veinards ? »

(Marx)